

**Limites, passages et transformations
en jeu dans une architecture des milieux**

Chris Younès

Avril 2008

Comité de rédaction :

**Marc Belderbos
Cécile Chanvillard
Pierre Cloquette
Renaud Pleitinx
Jean Stillemans**

Diffusion :

laa

**laboratoire analyse architecture
Faculté d'architecture, d'ingénierie architecturale, d'urbanisme
Place du Levant 1 boîte L5.05.02
1348 Louvain-la-Neuve
Belgique**

<https://uclouvain.be/fr/instituts-recherche/lab/laa>

**© Les Pages du laa
ISSN : 2593-2411**

La manière de tracer des limites et d'opérer des passages par transferts, incursions, interférences notamment, rend compte du mode d'expression propre à l'architecture et de sa façon d'agencer le stable et l'instable, le délimité et l'illimité, la mesure et l'incommensurable, la continuité et la discontinuité. Entre Terre et Monde, l'art de les mettre en œuvre par le projet architectural, urbain et paysager est une des problématiques d'une architecture des milieux. Ce qui requiert d'envisager aussi bien les limites et passages entre disciplines qu'entre nature et artefact.

Limites et passages disciplinaires

Le travail disciplinaire lié à l'enseignement et à la recherche tend à partager et à découper le savoir en territoires clos. La discipline signifie action d'apprendre, de s'instruire et par suite enseignement, doctrine, méthode, éducation, formation disciplinaire. Edgar Morin a souligné que « la discipline est une catégorie organisationnelle au sein de la connaissance scientifique : elle y institue la division et la spécialisation du travail... Bien qu'englobée dans un ensemble scientifique plus vaste, une discipline tend naturellement à l'autonomie par la délimitation de ses frontières, le langage qu'elle se constitue, les techniques qu'elle est amenée à élaborer ou à utiliser, et éventuellement par les théories qui lui sont propres. L'organisation disciplinaire s'est instituée au 19^e siècle, notamment avec la formation des universités modernes, puis s'est développée au 20^e siècle avec l'essor de la recherche scientifique ; c'est-à-dire que les disciplines ont une histoire : naissance, institutionnalisation, évolution, dépérissement, etc.; cette histoire s'inscrit dans celle de l'université qui, elle-même, s'inscrit dans l'histoire de la société »¹. Toute discipline est appelée à construire et reconstruire son propre objet, ses

1. Colloque « Interdisciplinarité », Paris, 1990, texte publié dans les *Cahiers de la recherche architecturale et urbaine n°12*, « Interdisciplinarités », Ed. du patrimoine, janvier 2003.

problématiques, ses méthodes, ses modèles, ses références, à se redéfinir voire à perdre de son influence, s'affaiblir et même disparaître. Dans le développement des sciences, la rigueur et la spécialisation disciplinaires ont été fécondes en délimitant des domaines, des objets d'étude afin de déterminer une forme donnée de connaissance et d'éviter sa dissolution – préalable requis pour envisager des rencontres avec d'autres disciplines.

Mais d'autres voix s'élèvent, telle celle de Michel Serres, qui insistent sur les passages et les liens qui établissent des rapports entre les nouvelles pratiques scientifiques et les domaines du fluctuant et du composite. Il s'agit de considérer les champs et disciplines comme « un *continuum* qui est le siège de mouvements et d'échanges : méthodes, modèles, résultats circulent partout en son sein, exportés ou importés, de tous lieux en tous lieux... Le nouvel esprit scientifique se développe en une philosophie du transport : intersection, intervention, interception... Autrement dit, le partage a moins d'importance que la circulation le long des chemins ou des fibres, la circonscription d'une région a moins d'intérêt que les nœuds de confluence des lignes, nœuds qui sont, selon la thèse, les régions elles-mêmes. Dans cet espace nouveau, l'invention se développe selon un *ars interveniendi* ; l'intersection est heuristique, et le progrès est entrecroisement ; on rend compte ainsi de la complexité. »²

L'architecture configure le monde entre limite et illimité, stable et instable : quels passages ?

L'architecture établit des limites et des passages pour configurer un monde alors que l'illimité (en grec *l'apeiron*) est inhabitable. L'architecture est confrontée à ces entrelacs. La notion de limite – du latin « limes » qui signifie un chemin qui borde une propriété ou bien un sentier entre deux champs, et qui traduit le mot grec « péras » – renvoie à des confins, que ce soit ceux du connaissable et de l'inconnaissable, du fini et de l'infini, de l'ordre et du chaos. Les situations de limites sont des situations critiques indissociables de transformations, de transgressions (Foucault). Elles constituent aussi des ouvertures : « La limite n'est pas ce où quelque chose cesse, mais bien, comme les Grecs l'avaient observé, ce à partir de quoi quelque chose commence à être »³. Dans les *Prolégomènes*⁴, Kant élabore le concept de limites en liaison et en opposition avec celui de bornes. Aussi bien les limites que les bornes sont des frontières mais la différence entre elles revient à ceci : tandis que les bornes sont des frontières négatives (des négations, explique Kant), les limites sont des frontières positives. Elles indiquent du même coup qu'elles déterminent un espace et le distinguent d'un autre qui lui est adjacent. Kant ajoute qu' « en toutes limites... il y a quelque chose de positif, puisque les limites du connaissable donnent

2. M. Serres, *Hermès II, l'interférence*, Paris, Ed. de Minuit, 1972, p.10 et p.13

3. « Bâtir Habiter Penser » in *Essais et conférences* [Vorträge und Aufsätze, 1954], trad. André Préau, Paris, Ed. Gallimard, 1958, p.183.

4. E. Kant, *Prolégomènes à toute métaphysique future qui pourra se présenter comme science*, 1783.

toujours à penser ». Quant à la notion de passage, elle conduit à s'interroger sur des situations intermédiaires mouvantes ce mot renvoyant tout à la fois à l'action de passer à travers, au trajet, à l'issue, à l'entre-deux ambigu par lequel s'opèrent des relations, des transitions et des médiations. Le mot *apeiron* – formé de « péras » (limite) et de « a » privatif – désigne ce qui, de façon irréductible, est dépourvu de délimitation physique ou logique. Il est sans fin et indéterminé. La racine « per », au sens spatial et temporel de « à travers », « pendant » (présente dans « apeiron » et « péras ») se retrouve dans plusieurs langues indo-européennes. Maldiney souligne la proximité du passage (dérivé du latin tardif *passare* : « passer », « traverser ») et de la limite : « Traversée répond à cette racine indo-européenne 'per', 'à travers', qui est celle du mot expérience, comme celle du grec 'expeira' et d'une quantité de mots dérivés en germanique. Le grec 'poros' qui veut dire passage, signifie aussi bien un chemin qu'un gué, tout ce qui permet de passer d'un en deçà à un au-delà, à travers cette ligne ou cette zone d'union et de séparation qui définit fondamentalement la plus primitive des situations humaines. »⁵ Le terme de « porosité » dérive du grec *poros*. Benoît Goetz explique qu'« une architecture poreuse est une architecture qui laisse la vie et les actions des hommes la traverser » en commentant le portrait de la ville de Naples par Walter Benjamin – « poreuse comme cette roche est l'architecture. Edifice et action s'enchevêtrent dans des cours, des arcades et des escaliers. En tout on préserve la marge qui permet à ceux-ci de devenir le théâtre de nouvelles constellations imprévues. On évite le définitif, la marque. Aucune situation n'apparaît telle qu'elle est, prévue pour durer toujours, aucune figure n'affirme : "ainsi et pas autrement" »⁶. Les passages, effectués notamment par le relais de l'art entre l'illimité ou le sans fond et le limité, entre l'indéterminé et le déterminé, restent non expliqués :

« Le fond est une question qui a toujours préoccupé les philosophes. Pour le plus ancien de tous, Anaximandre, l'apeiron d'où procèdent tous les étants, c'est l'illimité, qui par là même est intraversable, et indéterminé. « C'est de lui que naissent les étants, et c'est là où ils naissent que leur arrive la mort ». Il semble que cet indéterminé doive expliquer l'apparition/disparition des étants. Mais il ne peut pas expliquer la possibilité même de cette détermination qu'est chacun d'eux, ni surtout expliquer comment ils peuvent apparaître et comment l'indéterminé peut apparaître en eux. On ne peut pas faire signe vers un étant déterminé, qui est un ceci, à partir de l'indéterminé. Ce par où il se distingue et se tient comme stabilité autonome n'est autre que son visage qui n'est pas un reflet de l'indéterminé ; car celui-ci est sans visage. On n'explique pas l'existence d'une colonne par la compacité du marbre dans la carrière. La carrière ne contient en puissance ni colonne ni statue. C'est parce qu'elle n'est jamais possible avant d'être qu'une oeuvre d'art existe. C'est en quoi seul existe un homme qui n'est pas possible avant d'être mais qui se porte à son existence. »⁷

5. « A l'écoute de Henri Maldiney » in C. Younès, Ph. Nys et M. Mangematin (codir.), *L'architecture au corps*, Bruxelles, Ed. Ousia, 1997, p.13

6. W. Benjamin et Asja Lacis, « Naples », in *Images de pensée*, trad. J.F. Poirier et J. Lacoste, Ed. Christian Bourgois, 1998, pp.11-12

7. « Rencontre avec Henri Maldiney » in C. Younès et Th. Paquot (codir.), *Philosophie, ville et architecture. La renaissance des quatre éléments*, Paris, Ed. La Découverte, 2002, p.21.

Crises des limites et des passages entre nature et artefact

Les limites et passages entre nature et artefact semblent plus particulièrement en crise. Leurs lignes de partage ne cessent d'être déplacées, inventées voire déniées au cours de l'histoire des hommes, en architecture comme en philosophie. Ainsi Deleuze souligne comment tout mode d'expression contribue à capter les dynamiques invisibles à l'œuvre dans le réel, à opérer des agencements machiniques tels ceux entre naturel et artificiel, entre individuel et collectif ou entre spontané et organisé... Entre naturel et artificiel, il n'y a pas de différence « tant que les deux appartiennent à la machine et s'y échangent »⁸. De telle sorte que les dynamiques configuratrices naturelles et artificielles s'hybrident. La notion même de nature est en permanente redéfinition entre réel, imaginaire et symbolique. Heidegger dans son commentaire d'Aristote⁹ rappelle que la racine « phû » du mot « physis » signifie « croître, pousser » et que ce philosophe qui comprenait dans la physis « air et feu, terre et eau, bêtes, plantes » la définissait comme le principe du mouvement dans les choses. La nature d'une chose est ce principe même qui la met en mouvement ou qui l'arrête, chaque chose naturelle ayant ainsi en elle-même son propre principe de mobilité, à savoir la potentialité de devenir autre, de se déplacer, de s'accroître ou de diminuer. Le mot latin « natura » qui traduit le grec « physis » renvoie plus spécifiquement à l'idée de naissance puisqu'il désigne « l'action de faire naître » ou « le fait de naître ».

La nouvelle urgence qui s'impose face à un emballement technoscientifique conduit à se demander comment se limiter à bon escient pour mieux se relier. Toutes les cultures ont déjà produit au fil des âges des récits mythiques ou religieux relatifs aux dangers inhérents à un agir humain qui ne comporterait pas ses propres limites. Ainsi, la Grèce antique s'est défiée des excès (« hybris ») de la « technè » avec le mythe de Prométhée qui symbolise l'enivrement fatal que procure une passion technique démesurée et les récits bibliques ont décrit les catastrophes entraînées par un dépassement aveugle des limites dans des voies funestes (Adam et Eve chassés du paradis, le déluge, Babel, l'apocalypse...). Après avoir opposé l'homme et la nature en cultivant l'idée d'un progrès en marche, la modernité semble se réorienter quant à sa conception du rapport à la nature. Les préoccupations relatives à l'écologie focalisent désormais l'attention sur la précarité des milieux de vie conduisant à explorer les entrelacs de l'artefact avec les dynamiques tectoniques et biologiques plutôt qu'à poursuivre des volontés prométhéennes. Des postures de ruse s'élaborent pour s'allier à la nature en tant que puissance dynamique. Ce changement interpelle les fondations que l'architecture contribue à instaurer et les régénérations qu'elle peut susciter. Ainsi le concours international d'European qui s'adresse à des architectes de moins de quarante ans constitue une forme de laboratoire du contemporain qui rend compte d'une telle évolution. L'analyse des projets primés depuis dix-huit ans¹⁰ met en évidence l'émergence d'une nouvelle posture architecturale plus précautionneuse

8. G. Deleuze et C. Parnet, *Dialogues*, 1977

9. « Ce qu'est et comment se détermine la physis », séminaire de 1940, *Questions II*.

10. F. Bonnet et C. Younès, « La nature et le projet : enjeux et figures. Apport conceptuel des projets par rapport à la question de la nature », Analyse des résultats du concours European, European France, 7 sessions.

même si elle reste encore relativement timide. De la nature considérée comme décor assujetti aux règles disciplinaires de l'objet architectural dans les premières sessions, on passe peu à peu à un autre paradigme, celui d'une nature-milieu avec laquelle il s'agit de composer, une nature envisagée dans ses dimensions de résistance et de ressource. L'opposition plus ou moins latente voulue ou supposée entre artefact et nature s'atténue dans une recherche d'agencements et d'ajustements par lesquels les limites ne sont pas seulement conçues comme des ruptures mais aussi comme des passages et des mises en relation. Avec des projets qui s'étendent aux échelles du paysage, du territoire et des milieux, la nouvelle orientation architecturale qui s'amorce cherche à capter, révéler, ménager, équilibrer, adapter, accompagner plutôt qu'à imposer ou s'opposer.

Enjeux d'une architecture entre lieu et milieu

L'architecture fortement renouvelée par son élargissement aux milieux déborde tout système de totalisation rationalisée. Elle se définit et s'indéfinit d'autant plus qu'elle est indissociable d'un fond qui reste énigmatique. Différents plans y sont de fait requis : l'explicite et l'implicite, le stable et l'instable, les résistances et les ressources, des savoirs sous-tendus par des visions du monde, des problématisations théoriques et sociétales, des dimensions éthiques et esthétiques. Nous formulons en conclusion trois types de questionnements liés aux limites et passages en jeu dans l'architecture :

- un questionnement théorique et conceptuel : tout ne semblant plus possible ni souhaitable dans le monde contemporain, comment penser les limites et anticipations de l'intervention architecturale ?
- Un questionnement éthique : de quelles limites et passages l'architecture est-elle en charge pour donner à habiter un monde vulnérable en devenir ?
- Un questionnement méthodologique : quels outils et figures s'inventent pour penser l'architecture entre Terre et Monde, territoires et matières, éthique et esthétique ?

Ces différentes interrogations soulignent l'importance en architecture des transversalités disciplinaires et sociétales comme de la dimension ontologique existentielle qui est engagée dans l'art d'ouvrir des possibles.

laa

<https://uclouvain.be/fr/instituts-recherche/lab/laa>

© Les Pages du laa
ISSN : 2593-2411